

LE SENS CHRETIEN DE LA MALADIE

(Discussion des rapports de Dom Jean Leclercq¹
et de M. l'abbé Philippeau)

M. MARTIMORT. — Hier s'est posé à nous d'une façon profonde le problème de la vue chrétienne de la maladie. Il nous a semblé que nous n'étions pas allés assez au fond du problème; et, en particulier, nous nous sommes trouvés un peu gênés parce que l'histoire de la liturgie et de la spiritualité chrétienne, telle qu'elle nous a été détaillée par M. Philippeau et par Dom Leclercq, nous a montré une évolution.

La liturgie, qui reste très antique de fond et de forme, nous présente une conception plus biblique, où la maladie est considérée vraiment comme un mal que l'on dit chercher par tous les moyens à guérir : le Seigneur guérit les malades, les apôtres reçoivent le pouvoir de guérir les malades comme de chasser les démons, les prières de l'Église demandent la guérison. Et M. Meurice m'a signalé une formule du Rituel que je ne connaissais pas, la formule de bénédiction avec la vraie croix, où l'on dit cela : *In nomine sanctissimae et individuae Trinitatis... sta sanus o N... et incolumis super pedes tuos rectus in nomine Patris*, etc. C'est là vraiment un charisme de guérison. Cette formule est dans le Rituel².

Dans cette perspective, y a-t-il encore place, et laquelle, pour cette piété moderne à laquelle Dom Leclercq a fait écho hier, qui considère le malade comme un privilégié, et la maladie comme un don ?

Je vois qu'il faut que nous arrivions à clarifier dans ce débat la doctrine de la maladie. Si vous le voulez, nous allons commencer par une communication de M. Plainchamp.

*
**

VAINCRE LA MALADIE AVEC LE CHRIST

M. PLAINCHAMP. — Cette note a été faite dans la préoccupation du débat d'hier au soir qui rejoignait l'objection de notre ami Cruiziat sur la souffrance.

1. Ce rapport, lu à Vanves, n'a pu nous parvenir à temps pour l'impression. L'auteur étant en voyage à l'étranger.

2. Bénédiction des malades avec le bois de la Très Sainte Croix, ou signe de saint Maur, abbé (propre à l'Ordre de Saint-Benoît).

france, dont on nous parle comme d'un grand bien qu'il faut accepter en étant très heureux. Cela le choquait, et m'a choqué aussi toujours un peu.

1° *La souffrance est un mal.* Il faut nous arrêter à cela : elle est un mal, car elle est la destruction de l'ordre établi par Dieu. La souffrance est une conséquence du péché. La souffrance est indirectement, quelquefois directement, l'œuvre de Satan. A tous ces points de vue, elle est un mal. Et si elle est un mal, avant tout il faut la vaincre : il faut guérir la maladie, il faut éviter la souffrance et la maladie à nos frères, il faut de toutes nos forces aider nos frères à guérir.

Il me semble que nous sommes sur du solide avec cette affirmation.

2° Il y a eu l'acceptation, et même l'élection de la souffrance par le Christ. Le Christ est venu au milieu de nos infirmités, conséquences du péché, et il a pris lui-même nos infirmités; mais *c'est pour les vaincre*, comme il a vaincu la mort.

Le Christ a pris la fatigue : c'est pour la vaincre ! Comme il a vaincu le péché lui-même, il en vainc les conséquences : il a vaincu la souffrance. Et, d'abord, il a guéri les malades.

Et, ici, on a semblé présenter les guérisons que Notre-Seigneur a faites sur un plan purement spirituel, qui ne m'a pas pleinement satisfait. Le Christ a guéri non pas seulement pour créer des symboles. Oui, les symboles existent dans les guérisons : certainement que l'aveugle, c'est l'âme privée de la foi; le lépreux, c'est le pécheur ! Mais le symbolisme qui s'ajoute dans la pensée divine et au plan supérieur ne détruit pas la réalité du premier plan : le Christ a guéri les malades d'abord pour les guérir, dans un sentiment humain de compassion, de bonté, parce qu'il souffrait de cette souffrance d'un de ses frères dans l'humanité. Donc, il a guéri les malades pour détruire la maladie.

Et puis, le Christ a vaincu la souffrance en la prenant et en la dépassant par la puissance de l'Esprit. L'on voit l'âme humaine du Christ, par l'élection d'un bien supérieur — ce qui est une manière de vaincre la souffrance — choisir pour lui-même une vie souffrante, une vie de labeur et la Passion. Le Christ a soutenu la fatigue du travail à Nazareth : c'est une souffrance qui existe ! Il a pris la fatigue : au puits de Sichem, il était fatigué, il avait faim et soif; et il a dépassé la souffrance, il a oublié la faim, la soif, refusant à ses apôtres de manger; il n'a plus même songé à prendre la nourriture qui lui était apportée : son âme humaine est à ce moment emportée par la conquête des âmes pécheresses, par la splendeur de l'œuvre de grâce. Plus tard, il va vaincre l'épuisement de l'agonie, et dépasser encore la souffrance parce qu'il faut qu'il aille jusqu'au bout de la volonté de son Père. Il faut qu'il subisse la mort, et, pour la vaincre par-delà l'épuisement du corps, il lui faut tenir son âme en activité dans le don de soi à son Père, dans l'œuvre d'offrande, d'adoration, d'amour pour ses frères, d'amour pour le Père.

N'est-ce pas là qu'est l'acte rédempteur, et non pas dans la déchéance physique ? Il semble que l'on mette l'acte rédempteur du Christ dans le fait de sa déchéance physique; il nous semble que c'est au contraire dans la puissance par laquelle il a dépassé la déchéance physique. La rédemption ne sera réalisée pleinement que lorsque le Christ, après avoir exhaussé toutes les forces spirituelles de son être humain par-dessus la souffrance, restaurera pleinement l'humanité dans la victoire de la Résurrection et dans l'exaltation de l'Ascension.

L'acceptation ne consiste pas à subir une peine passivement, comme une bête de somme, mais à retrouver, par un redoublement d'efforts qu'impose la souffrance, le bien perdu, l'ordre perdu par un refus d'effort. Alors, là, le Christ a apporté quelque chose de nouveau à la souffrance humaine : il a mis un germe de vie et d'optimisme dans la souffrance qui est un mal : il a retourné la souffrance.

3° *La victoire du Christ est proposée au chrétien.* Elle est offerte au chrétien; elle ne lui est pas imposée.

L'on était choqué par cette manière de dire à des malades : « Vous êtes bienheureux : vous ressemblez au Christ. » Pas nécessairement. On peut être

très malade, très déprimé, et ne pas ressembler au Christ. On ne ressemble pas au Christ *ipso facto* parce qu'on est malade : on est invité à ressembler au Christ, on est invité à vaincre la souffrance, mais d'abord en guérissant; et si tous les efforts de guérison ne réussissent pas, alors on est invité à ressembler au Christ; le péché et sa conséquence, la souffrance, ont été vaincus pour chacun de nous par le Christ et dans le Christ. Le Christ s'est inséré dans l'humanité, insertion non pas seulement dans son corps individuel, mais il semble qu'il y a une sorte d'insertion dans tout le créé. Nous sommes insérés au Corps du Christ par notre corps. Et la souffrance est vaincue pour nous dans le Corps du Christ.

A tous, le triomphe est assuré si nous voulons en faire l'effort. En premier lieu, selon le plan de Dieu, nous devons chercher le triomphe de la guérison, qui doit être la première recherche : nous devons la chercher par tous les moyens humains. Nous devons la chercher même par les moyens préternaturels ou surnaturels des charismes, si nous sommes à même de les rencontrer selon les règles chrétiennes et sages de leur utilisation. Les prières, les neuvaines pour guérir ne sont pas exclues de ces charismes, les prières du Rituel qui ont une vertu charismatique peuvent être faites : nos bonnes femmes du Perche font des prières suivant des formules de Rituels qui se sont transmises plus ou moins déformées.

Il ne faut pas exclure, comme il semblait qu'on tendait à le faire hier, l'action propre du prêtre, l'imposition de la main consacrée du prêtre. Pourquoi n'aurait-elle pas une vertu charismatique, cette imposition des mains ? *Super aegros manus imponent et bene habebunt...* : nous disons cela tous les jours quand nous donnons des évangiles ! On doit d'ailleurs mettre l'étole : n'est-ce pas une manière d'imposition des mains ?

Tous ceux qui entourent le malade doivent l'aider pour ce triomphe, et donc chercher ce triomphe par la guérison, triomphe aussi en dépassant la souffrance comme le Christ par la conquête des biens supérieurs que peut procurer l'état de malade. Mlle Fouché nous a dit comment le malade était mis dans un état d'aptitude à rencontrer Dieu. Il a désaffection des plaisirs matériels, une plus grande activité de prière et d'amour; on s'élève à la prière au nom de tous ses frères, on absorbe sur soi l'expiation qui est due par les autres, l'expiation dans le sens que nous avons dit tout à l'heure, non pas passive, mais de rebondissement vers un plus grand amour; il y a union en soi au Christ qui est continué en chacun de nous. Il peut alors y avoir pour certains une vocation à continuer tel moment de la Passion du Christ, étant bien compris ce qui a été dit plus haut. (*Applaudissements.*)

*
**

M. MARTIMORT. — Je crois que votre point de vue est très éclairant et nous aide beaucoup à comprendre le débat que nous avons depuis hier.

Mlle FOUCHÉ. — Je suis d'accord.

M. MARTIMORT. — Complètement d'accord ?

Mlle FOUCHÉ. — Sauf de petits détails, évidemment, mais je suis tout à fait d'accord.

M. GOUZY. — La souffrance peut être un bien, mais elle ne l'est pas en soi !

M. PLAINCHAMP. — Elle est le moyen d'un bien, l'invitation à un bien.

M. FISHER. — Je voudrais dire un mot pour compléter : l'attitude du Christ

à l'égard de la maladie, c'est également un commencement de la restauration de l'humanité. La rédemption commence par le fait que la maladie s'écarte là où se trouve le Christ. Un jour, l'humanité ne connaîtra plus ni la maladie ni la mort.

Un deuxième point de vue : l'Écriture nous dit quelquefois du Christ que, en face de la maladie, *infremuit*; nous traduisons : « Il s'est troublé. »

UNE VOIX. — Le pasteur Sweeting citait cela hier : le Christ était troublé, parce que c'était là l'œuvre du péché.

R. P. ROGUET. — J'ai aussi une remarque à faire sur le sens exact du mot de « mort ». Quand nous disons que nous avons été rachetés par la mort du Christ, cela ne veut pas dire par l'instant où cet accident physique de la mort est tombé sur lui, mais cela veut dire par tous les sentiments avec lesquels il a accepté la mort.

M. PLAINCHAMP. — Et par la Résurrection.

R. P. ROGUET. — Quand on dit qu'un homme a fait une belle mort, cela veut dire que, dans les moments qui ont précédé, cette mort a été parfaitement volontaire. Ce qui nous a rachetés, ce n'est pas la mort, mais les sentiments avec lesquels le Christ est mort. Personne n'a dit comme lui : « Ma vie, je la donne pour la vie du monde. »

Mlle FOUCHÉ. — Je crois qu'il faut insister sur la nécessité de l'effort pour la guérison. Les prêtres n'insistent pas là-dessus; tout de suite, ils entrent dans le jeu de la mort quand ils viennent nous voir, alors qu'il faut inciter le malade à vouloir guérir. Il y a des malades qui capitulent trop vite, et des familles aussi. Vous êtes des ministres de vie, et non pas de mort !

M. PHILIPPEAU. — Il y a à cela un gros inconvénient : les trois quarts du temps, nous allons voir des gens qui sont presque mourants; nous n'allons pas voir des malades, mais des mourants, même chez les meilleurs chrétiens.

Dom URBAIN. — Ce n'est pas partout comme cela.

M. PHILIPPEAU. — Il est difficile de parler de guérison et de résurrection à quelqu'un qui va mourir dans quelques minutes.

M. IMBAULT. — C'est pourquoi il est essentiel que la communauté chrétienne nous signale les malades, pour que nous allions les voir tout de suite.

M. PLAINCHAMP. — Sans les nommer tout de même au prône, comme le disait très bien Mlle Fouché, car, outre le secret professionnel, il y a une gêne, une pudeur à ne pas être proclamé comme malade.

M. PHILIPPEAU. — Autrefois, on priait pour la guérison des malades et l'heureuse délivrance des femmes enceintes.

*
**

PÉCHÉ ORIGINEL ET RÉDEMPTION

M. MARTIMORT. — Est-ce qu'il vous semble que le problème de la maladie est lié, dans la perspective générale, au problème des autres souffrances, comme le travail à la sueur de son front, la pauvreté, la persécution, les calamités extérieures ?

Mlle FOUCHÉ. — C'est une des choses les meilleures à dire aux malades :

« Mais il y a d'autres souffrances que la vôtre; ne vous obsédez pas sur vous; il y a des gens qui souffrent beaucoup plus que vous! »

UNE VOIX. — Je ferais une réserve sur la pauvreté. Je ne pense pas que ce soit une chose à mettre en équivalence avec la maladie.

M. MARTIMORT. — La misère, le fait qu'on n'a pas ce dont on a besoin : « Il y aura toujours des pauvres avec nous. »

Si nous mettons la maladie dans la même perspective que les calamités, la persécution, la misère, le travail à la sueur de son front, à ce moment-là nous avons, je crois, à reprendre ce qui, dans l'Ancien et le Nouveau Testament et dans les Pères de l'Église comme dans la liturgie, nous impose une signification de ces faits dans une espèce de dialectique de la Rédemption; à savoir que tous ces malheurs peuvent être la conséquence du péché, et certains sont effectivement la conséquence du péché personnel, ou parfois un effet du démon, mais, en tous cas, c'est la condition normale de l'humanité d'aujourd'hui, et cet état de fait est signe de la déchéance dans laquelle se trouve la création depuis le péché originel.

Toutes les fois que nous trouvons devant la difficulté du travail, des calamités, de la maladie, de la mort, nous devons nous rappeler que l'humanité est dans un état pécheur, et que l'humanité est, de droit, la possession du démon.

C'est donc, en premier lieu, un signe.

En second lieu, cet état est transitoire, car le Christ a déjà vaincu la souffrance, la dureté du travail, la persécution, la mort. Nous sommes donc invités à regarder vers le ciel, où le Christ nous a précédés, où il n'y a plus ni deuil, ni souffrance, ni peine dans le travail, ni mort.

Par conséquent, dans la perspective du Christ, toutes les fois que sur la terre nous rencontrons la souffrance, la guerre, la persécution, tout cela doit devenir maintenant pour nous signe du deuxième avènement du Christ, signe d'un jour à venir; nous n'en savons pas l'heure, mais chacun de ces événements nous en rappelle l'imminence. Quand est-ce que cela aura lieu? Il y aura d'abord des guerres, des séditions, des persécutions; donc, tout cela est signe pour nous.

Nous sommes dans l'attente, mais d'ores et déjà en nous tout cela est vaincu, car la cause est vaincue qui était le péché et qui était le démon. Peu importe que nous subissions maintenant ces malheurs : la cause en est déjà vaincue, et nous attendons.

Je m'inspire de tout ce qu'a dit Dom Leclercq, dans la mesure même où il exprimait la tradition. Voilà quelle est la signification dans le mystère de la rédemption à la fois de toutes ces calamités ensemble, et pas simplement de la maladie.

Quelle attitude nous est alors proposée ?

1^o Si tout cela n'était pas un mal qu'il faut chercher à éviter, cela n'aurait plus la valeur de signe. Donc, si nous avons l'air de croire que ce n'est pas un mal, ou que c'est un bien, nous vidons complètement la notion de signe, et nous enlevons par conséquent aux gens le moyen normal que le Seigneur a placé pour nous rappeler la rédemption déjà faite et le jour à venir.

2^o Celui qui souffre de la mort, qui souffre de la persécution, qui souffre de la maladie, doit être l'objet de notre charité au point qu'il s'identifie avec le Christ, pour nous qui avons à pratiquer la charité. C'est aux bien-portants qu'il faut dire que le malade est Jésus-Christ, et c'est aux riches qu'il faut dire que le pauvre est Jésus-Christ. L'éminente dignité des pauvres, c'est à la cour qu'on la prêche, et non pas au dépôt de la mendicité!

3^o L'attitude du patient lui-même : il doit chercher à guérir d'abord. Pendant ce temps-là, car les deux attitudes ne sont pas contradictoires, et surtout si l'on s'aperçoit que la guérison ne s'obtient pas, il faut bien prendre conscience du signe et de sa valeur. Il faut bien interpréter cette souffrance comme un signe. Et, par conséquent, nous sommes invités au changement de vie, à la fameuse *μετάνοια*, que nous avons reçue au baptême. Il ne s'agit

pas de savoir si les gens de la piscine de Siloé sont coupables ou pas, mais : « Si vous ne changez pas de vie, vous périrez comme eux ! » Et nous sommes invités au dépassement de la situation présente dans l'attente du jour du Seigneur, mais une attente qui est certitude, également dans la pensée du Seigneur qui a vécu notre vie. « Je ne comprends pas l'état dans lequel je suis; je suis victime de l'injustice, je suis victime du malheur; mais ce que je sais, c'est que le Seigneur a voulu connaître notre condition humaine, et qu'il a connu la même détresse que moi ! »

Et enfin, — notion que nous n'avons pas assez marquée hier et aujourd'hui, — cet effort que je fais, moi, misérable, ou malade, ou persécuté, ou victime de calamités, cet effort que je fais de dépasser ma position présente, dans le changement intérieur, dans la μετάνοια, dans l'amour du Christ qui m'a précédé, c'est déjà une transformation du monde du fait que moi, souffrant, je dépasse la souffrance. C'est déjà une transformation du monde ! Et, dans ce sens, je travaille à libérer le monde, je collabore à l'œuvre rédemptrice, je prépare le jour du Seigneur qui se rapproche d'autant.

Ainsi, je crois que le débat qui nous anime depuis deux jours a sa source dans une théologie incomplète dans notre esprit de la Rédemption, au point que c'est la théologie de la Rédemption avec toute son ampleur que nous n'avons pas suffisamment présente à notre esprit quand nous discutons de ces problèmes. Je crois que c'est dans une théologie de la Rédemption que nous arriverons à faire la synthèse de tout, et à retrouver cette attitude de l'Église qui nous étonne parfois, ces exorcismes, toutes ces perspectives pauliniennes de la construction d'un monde à venir.

*
**

PERSPECTIVES DE VICTOIRE

M. IMBAULT. — Ce qui me paraît important, c'est de bien insister sur cet aspect que nous devons désirer la guérison de nos gens; cela permet de leur donner une espérance très ferme, car toute leur vie doit être orientée sur l'espérance de la guérison et l'utilisation de leur croix pour l'avenir.

Vous savez le grand reproche que nous font les communistes et la théorie marxiste : c'est que nous, le christianisme, nous prêchons la résignation. C'est un des grands thèmes contre l'Église. Je crois que, à juste titre, nous prêchons la résignation, mais qu'il y a une manière de le faire. Si on présente la résignation comme vous venez de le faire, nous sommes très forts vis-à-vis des communistes, car, prenant le créé et le réel, nous cherchons à épanouir, même ici-bas, la personnalité de l'homme. Trop souvent, on nous reproche de négliger cet aspect : « Après tout, vous souffrez ? Cela n'a pas d'importance ! Dans l'autre vie vous vous rattraperez ! »

Il y a toute une manière de bien équilibrer les deux aspects du problème qui peut avoir des conséquences très graves même au point de vue de l'apologétique générale dans notre époque contemporaine.

M. PLAINCHAMP. — Il y a plus qu'une manière : il y a une question de fond. Ce n'est qu'en donnant à l'homme actuel son maximum, et dans la mesure où l'on aura restauré l'homme actuel dans sa condition primitive, ce n'est que dans cette mesure que l'on prépare le grand jour, — et non pas le grand soir, — le grand jour du Seigneur.

M. IMBAULT. — C'est la seule réponse que nous puissions faire.

M. PHILLIPEAU. — Je crois que nous perdons beaucoup trop de temps en chaire à persuader nos clients de l'immortalité de l'âme et de sa spiritualité, que ce sont des vérités d'ordre naturel : le véritable dogme chrétien, c'est la résurrection de la chair. Nous ne parlons pas assez du corps dans l'au-delà. Quand on fait un enterrement, c'est sur le corps qu'on fait une cérémonie funèbre, c'est sur le corps qu'on encense, c'est le corps qu'on arrose d'eau bénite; et quand il n'est pas là, on le représente.

M. PLAINCHAMP. — La résurrection de la chair pourrait être présentée d'une façon choquante pour les communistes si on dit : la mort n'a pas d'importance puisqu'on ressuscitera.

M. PHILIPPEAU. — Mais nous sommes déjà ressuscités !

M. PLAINCHAMP. — Oui, mais il faut gagner la résurrection.

M. PHILIPPEAU. — Nous n'avons pas à gagner la vie éternelle : nous avons à ne pas la perdre !

M. PLAINCHAMP. — Il faut tout de même la gagner !

M. PHILIPPEAU. — Nous l'avons déjà !

M. PLAINCHAMP. — Il faut tout de même augmenter les mérites !

M. MARTIMORT. — Nous sommes dans le désert; nous avons été délivrés des idoles d'Égypte; nous avons été délivrés de la mer Rouge; nous avons la manne; mais nous risquons de mourir dans le désert.

Nous devons donc faire le carême en tout temps. Au moment du baptême, quand nous nous sommes dévêtus du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau, comme un lutteur nous avons été frottés d'huile pour rappeler que nous sommes en état de lutte. C'est un combat qui dure, et jusqu'au moment de la mort.

Mais il n'empêche que déjà saint Paul dit que nous sommes glorifiés : ceux que le Seigneur a appelés, ils sont justifiés, et déjà ils sont glorifiés. Pourquoi ? Ce n'est pas fait pourtant, mais c'est une certitude, et tout le mystère est dans cette certitude. Mais cependant, ce combat, il faut le mener perpétuellement, puisque nous sommes dans le désert et qu'on peut ne pas entrer dans la terre promise.

Mgr LACROIX. — Il n'y a pas seulement une promesse, mais des arrhes.

M. MARTIMORT. — C'est un contrat où il y a des arrhes données de part et d'autre.

M. CRUIZIAT. — Je pense à la position d'O. Cullman, telle que la présentait dans *La Maison-Dieu* le P. Chiffloz. Pour comprendre la période chrétienne dans laquelle nous sommes, Cullman la compare, dans l'histoire contemporaine, à ce que l'on disait quand les Américains étaient sur le Rhin : la victoire était virtuellement acquise. Nous étions sûrs de la défaite de l'empire allemand; mais cette victoire n'a été manifestée qu'au jour final de l'armistice. La victoire est acquise pour nous aussi, mais elle ne peut pas encore être manifestée entièrement dans l'ensemble du corps. C'est exactement comme dans un accouchement : la tête est passée, le corps passera. Quand la tête est passée, on sait que l'enfant naîtra. Et finalement, dans l'ultime temps, au retour du Christ, le Christ tout entier sera manifesté; ce sera l'Épiphanie totale et finale de l'ensemble du corps que constitue l'humanité dans le Christ.

C'est pourquoi, dans cette perspective-là, je crois que, quand vous dites : « Le Seigneur a vécu notre vie et notre passage », là on est dans le vrai, on ne fait plus de « bla bla bla » moral; car, dans ce mystère de la souffrance, en fin de compte, nous savons que nous passons avec le Christ de la mort à la résurrection.

Mais, en fin de compte, c'est notre seule certitude : tout le reste ne me paraît pas être très, très sérieux.

DOM BEAUDUIN. — Le Christ a tout réalisé pour lui déjà. Il faudrait reviser un peu l'expression. Quand les Américains étaient sur le Rhin, la victoire

était virtuelle. C'est déjà plus que cela pour nous, car notre chef possède effectivement sa victoire.

M. MARTIMORT. — André Cruiziat a dit : la victoire est acquise, mais pas manifestée. Or, c'est ce que nous dit saint Paul.

Dom BEAUDUIN. — C'est pourquoi le mot « virtuel » n'est pas suffisant.

M. MARTIMORT. — Oui, « virtuel » n'est pas exact.

M. PHILIPPEAU. — Le Rituel dit à propos de la victoire que, cette victoire, nous l'avons désirée, cherchée; il rappelle que Dieu nous l'a promise, mieux encore, donnée déjà. Cette victoire, l'Église affirme cependant en notre nom que nous l'avons voulue, désirée, cherchée. Elle rappelle surtout à Dieu qu'il nous l'a promise, mieux encore, qu'il nous l'a donnée jadis comme notre part d'un héritage distribué d'avance et que nous avons, hélas ! en partie dissipé. Notre attitude, c'est celle du soldat blessé, mais sûr du triomphe de sa cause. Nous sommes l'enfant prodigue certain du pardon paternel, la brebis perdue, blottie dans les épines, mais qui sent imminente l'arrivée du bon Pasteur, dont les déchirures des ronces n'ont point effacé la marque et qui la connaît, par son nom. *Dum viveret insignitus est signaculo Sanctae Trinitatis*, reprise encore aujourd'hui sur nos cercueils par le Rituel romain. *Patri reconciliatum, bonis Pastoris humeris reportatum in comitatu aeterni regis perenni gaudio et sanctorum consortio perfrui concedat*, comme disait poétiquement le formulaire gélasien des funérailles.

M. RAUCH. — Est-ce qu'il y a beaucoup de formules dans tout cela pour passer à la pratique pastorale ? Il faut que nous arrivions auprès du malade à l'amener à un dépassement de la maladie, pas seulement au niveau naturel, mais au niveau surnaturel, dans une perspective d'eschatologie. Il ne faut pas le laisser s'installer dans la maladie avec une certaine résignation; il faut qu'il s'évertue à la dépasser, à la dominer en quelque sens. Il y a une grande différence entre un dépassement naturel, une reprise naturelle, et ce dépassement spécifiquement chrétien que nous seul pouvons donner au malade.

Cela donnerait déjà une attitude au prêtre qui va voir le malade : il vise très haut et très loin, et cela donne le caractère de sa mission spécifiquement chrétienne.

Dom BOTTE. — N'y aurait-il pas à prendre quelque chose dans la spiritualité des martyrs que l'on trouve au III^e siècle ? Pour le martyr, le sort qui l'attend est une chose inévitable; voyez le martyr de saint Cyprien, le Christ qui combat avec le martyr. Il y a certainement une analogie au point de vue de la valeur de la souffrance. L'antiquité n'a pas envisagé la maladie, mais il y a des éléments qu'on peut tout de même transposer.

M. PLAINCHAMP. — M. Imbault disait tout à l'heure quelque chose sur notre prédication. Nous parlons bien de la mort, mais nous disons toujours : prenez garde de n'être pas surpris par la mort en état de péché mortel pour ne pas aller en enfer ! Nous prêchons trop cela, et nous ne prenons pas l'aspect exaltant de la mort. On nous a toujours prêché ainsi.

M. MEURICE. — Oh ! que je crains la perte de mon âme !...

M. PLAINCHAMP. — Oui, il ne faut peut-être pas s'enfermer là-dedans.

M. PHILIPPEAU. — Au sujet de l'humanité souffrante, je note encore ceci. Les anciens n'ont certes point méconnu le caractère expiatoire, satisfacteur et rédempteur de la souffrance et de la mort. Tout le système pénal de la justice humaine en témoigne éloquemment, et certains textes patristiques du sacrifice en général nous invitent à rattacher cette notion à la révélation initiale du Rédempteur à venir dont la souffrance et la mort devaient donner un sens aux nôtres. Il n'en reste pas moins que, dans le concret des faits aussi bien que dans l'élaboration des idées qui meuvent le monde, cette conception si juste a dévié au point d'attribuer le caractère satisfacteur de la souffrance non pas au fait qu'elle résultait pour nous du bon plaisir divin, mais à la manière dont on la supportait. Ce fut l'erreur stoïcienne et pélagienne selon laquelle on arriverait à mériter par la souffrance elle-même le pardon de

ses fautes et l'amitié divine. Rien n'est plus contraire à l'enseignement des apôtres, à la pratique de l'Église et aux prescriptions du Rituel des malades. C'est l'amitié divine qui unit nos souffrances à celles du Christ et leur communique un mérite infini. Comme la certitude de cette amitié n'est sûrement garantie que par la voie sacramentelle, on conçoit l'importance accordée dans l'ordre liturgique à la réconciliation du pécheur avant toute exhortation surnaturelle à la patience et à l'expiation. Antérieurement à cette réconciliation et surtout sans elle, la souffrance humaine ne saurait pas plus mériter surnaturellement, et c'est la seule façon qui compte, que celle des damnés en enfer.